Rez PF XIX 425/4

LIBERTÉ,

ORDRE PUBLIC.

LA NATION, LA LOI,

LE ROI;

VIVRE LIBRE OU MOURIR.

CHANTS LIBÉRAUX,

DÉDIÉS

AUX TOULOUSAINS,

PAR FRÉDÉRIC MALET,

Qui poursuivra les contrefacteurs.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

LE DÉPART

POUR LA BELGIQUE.

Le tambour bat, le canon tonne,
Espérez, Belges, nous partons.
Hollandais, cela ne t'étonne,
Bientôt nous te culbuterons :
Tu dois savoir que la victoire
Fut toujours la divinité
Qu'ont encensée les enfans de la gloire
Et les soutiens de notre liberté.

Voyez ce drapeau tricolore
Depuis un an relevé parmi nous ;
Il a, du couchant à l'aurore,
Dans l'univers fait de nombreux jaloux.
Pâlissez donc, vous tous, vils esclaves,
Gérard est là, il vous offre nos lois ;
L'armée du Nord veut briser vos entraves,
Ou renverser les trônes de vos rois.

Oui, nous partons, nous marchons à la gloire,
Nous affrontons le carnage des combats ;
Adieu, Français, conservez en mémoire,
De surveiller les traîtres, les ultras :
Car ils font tout pour voir notre patrie
En jour de deuil et de désunion ;
Leurs âmes impures, de joie seraient ravies
Si triomphait encor leur faction.

Nationaux, veillez dans chaque ville,
Que ces suppôts d'antiques oppresseurs
Ne sèment point cette guerre civile

Qui, dans tout temps, nous fit toujours horreur.
Comptant sur vous et sur vos baïonnettes,
Chez l'étranger nous portons le drapeau;
S'ils conspiraient, découvrez leurs cachettes;
Oui, vengez-vous, qu'ils descendent au tombeau.

Il est passé le temps d'absolutisme;
Tremblez sur vos trônes, tyrans!
Il est passé ce temps du despotisme,
Où l'on tremblait à l'aspect des grands.
Peuple, chassez ces monstres sanguinaires,
Faites entendre un cri d'égalité;
Voilà nos rangs, entrez, soyez nos frères,
Nous apportons à tous la liberté.

TROIS COLOSSES

CONTRE UN PYGMÉE.

Air de la Parisienne.

Nos membres épars sur la poussière
Feront foi de notre valeur;
En relevant notre bannière,
Français, nous mourrons de bon cœur.
Forcés de quitter Varsovie,
Nos vieillards n'ont plus de patrie;
Ils ont déjà fui l'horreur des combats,
Et cherchent au loin de plus heureux climats
Pour y finir leur vie. (*bis.*)

Les Cosaques, dans nos campagnes,
Sur l'appui de leurs alliés,
Souillent le lit de nos compagnes,
Et nous restons humiliés.

Si trop long-temps tu les supportes,
Bientôt ils seront à tes portes.
O France! surgis, sois prête à marcher,
Et ne laisse pas de ton sol approcher
Leurs infâmes cohortes. (*bis.*)

La valeur t'échut en partage,
Rassemble donc tes régimens,
Et du Rhin force le passage
Pour mettre en fuite nos tyrans.
Romps ton sommeil inexplicable,
Venge notre sort pitoyable,
Au nom de l'honneur, nous t'en supplions,
Viens secourir tes anciens compagnons,
Ou leur chute est probable. (*bis.*)

Qu'à notre aigle ton coq s'allie,
Et nos ennemis sont défaits;
Viens protéger notre patrie,
Il en est temps encor, Français.
Si tu dédaignes nos misères,
Rends-nous, de grâce, au moins nos frères,
Sans quoi nous perdons notre liberté,
Et notre pays va se voir habité
Par de vils mercenaires. (*bis.*)

Le tambour, au drap mortuaire,
Donne le signal des combats;
La mort, de sa faux meurtrière,
N'intimide point nos soldats.
S'ils tombent, leurs regards terribles
Attestent qu'ils sont invincibles,
Et dans le néant, leurs fronts glorieux,
Suspendent les coups des Russes furieux
Dans ces momens horribles. (*bis.*)

LES REGRETS.

Air de Myrtil.

L'AIRAIN, Polonais, vous appelle ;
Braves guerriers,
Moissonnez d'une ardeur nouvelle
D'illustres lauriers ;
Vos bras se fatiguent peut-être,
Mais votre cœur
Seul vous soutient, crainte d'un maître
Qui fait horreur.

Vos yeux sont tournés vers la France,
Nous le savons ;
Vous implorez notre assistance,
Et nous pleurons.
Ne perdez pas au moins courage ;
Plutôt la mort
Que de vivre dans l'esclavage :
Quel triste sort !

Vous bivouaquez, et nous, vos frères,
Que faisons-nous ?
Nous laissons dormir nos tonnerres
Bien loin de vous.
Des peuples nés pour le servage
N'ont pas permis
Que nous trouvassions un passage
Dans leur pays.

Vous combattez... et la victoire
De vos soldats

Ceint dignement le front de gloire
Jusqu'au trépas.
Puissions-nous sous votre bannière
Grossir vos rangs !
Pour faire mordre la poussière
A vos tyrans.

Par Jh. B.

LE PROCHAIN RETOUR
DE LA LÉGITIMITÉ,

Recommandation aux Verdets, par les Henriquinquinistes.

Sur l'air du Balai.

VERDETS, le temps s'approche,
Bientôt la légitimité
Va renverser la liberté,
Charte et égalité :
Vous remplirez la poche ;
Vous ferez encor des exploits,
Comme vous fites autrefois ;
Vous défendrez nos droits.
Voyez ce coquin sur la place,
Chanter avec audace :
Pendez-le, pendez-le, pendez-le.
Malgré votre salaire,
Si vous faites votre devoir,
Nous aurons le soin, chaque soir,
De combler votre espoir :
Marchez avec mystère,
Assommez-moi les libéraux,

Et rapportez-nous leurs drapeaux,
Vous serez des héros ;
Mais si le chanteur on attrape,
Oui, s'il tombe en vos pates,
Pendez-le, pendez-le, pendez-le.

Punissez l'arrogance
De l'abominable bavard
Qui osa traiter de bâtard
Notre petit César :
Il a eu l'insolence
De dire que c'était criminel
D'avoir assassiné Ramel
Pour le trône et l'autel ;
D'ailleurs, ce n'est qu'un hérétique,
Lui et toute sa clique :
Pendez-le, pendez-le, pendez-le.

Pour prix de son audace,
Les Jésuites l'excommunieront ;
Dans les enfers ils l'enverront,
Avec diables et démons.
Oui, le bon saint Ignace
A Lucifer en écrira ;
S'il faut même il lui parlera,
Le coquin rôtira ;
Bientôt qu'il soit dans la marmite ;
Chers Verdets, au plus vîte,
Pendez-le, pendez-le, pendez-le.

Pour votre récompense,
Henri, et nous vous donnerons
De Fenouillet les saucissons,
Les lards et les jambons,
Et vous ferez bombance ;
Les lapins et les pigeonneaux,

Les canards et les dindonneaux,
Bouilliront dans vos pots.
(Pour Malet), point de miséricorde ;
Verdets, voici la corde,
Pendez-le, pendez-le, pendez-le.

LE CHANTEUR DIABOLIQUE,

OU LES DEUX DÉVOTES.

Sur la Place-Royale, en passant,
Ma sœur, d'effroi je suis saisie ;
J'ai vu, oui, c'est un garnement,
Un monstre, ma chère, un impie ;
Il a parlé de liberté :
Ah ! dieux, quel front, ah ! quelle audace !
Moi, je l'ai, ma sœur, écouté ;
Ne suis-je pas damnée, de grâce ?

Ah ! ma sœur, pour vous quel péché !
Courez consulter le vicaire ;
Il n'est peut-être pas couché :
Courons vîte, venez, ma chère ;
Car vous avez vu le démon,
Qui le soir s'habille en paillasse ;
C'est un lutin damné, dit-on :
Ah ! protégez-nous, saint Ignace.

Il disait, ma très-chère sœur,
Qu'il fallait aimer la patrie.
Quel blasphème ! Ah ! ça fait horreur.
Grand Dieu, Seigneur, quelle hérésie !
Il préférait les trois couleurs,
Au drapeau blanc, à un Jésuite :
Ah ! je m'évanouis, ma sœur,
Du vinaigre, ou de l'eau bénite.

Dépêchons-nous, il en est temps ;
Courons vîte, allons à confesse :
Grand Dieu, ne perdons pas d'instans ;
Demain faisons dire une messe.
Brûlons un cierge à Loyola,
Il nous rendra Dieu favorable ;
Car dans l'état où nous voilà,
Ah ! ! ! ma sœur, j'ai cru voir le diable.

LE POSTE D'HONNEUR,

OU LE CORPS-DE-GARDE FRANÇAIS,

DÉDIÉ A LA GARDE NATIONALE.

Air des Trois Couleurs.

PEUPLE Français, on nous parle de guerre,
Ne craignons pas les puissances du Nord ;
S'ils se montraient un jour à nos frontières,
Pour les chasser nous serions tous d'accord.
Belges, soyez alors notre avant-garde,
Et répétez, narguant les Hollandais :
La France entière est un grand corps-de-garde,
Et chaque Belge est frère d'un Français.

A nos revers, dus à la perfidie,
Ont succédé des jours de liberté.
Des étrangers, de leur diplomatie,
Méconnaissons aujourd'hui le traité.
O liberté ! sois notre sauve-garde,
Ton cri vaut mieux que celui des Anglais,
Et notre France est un grand corps-de-garde,
Tous les soldats du poste sont Français.

Par ce traité la Pologne asservie,
D'un roi barbare arrondit les états.
Morte quinze ans, elle reprend la vie,
Et ne veut plus des fers de Nicolas.
Volons vers elle, et soyons tous de garde;
Elle dira, partageant nos succès :
La France entière est un grand corps-de-garde,
Tout homme brave est l'ami des Français.

Mort aux tyrans, mort au Czar, au despote!
Peuples du Nord ressaisissez vos droits!
Nous avons pris un Roi vrai patriote,
Imitez-nous et choisissez vos rois.
Venez à nous, vous, Romain, et vous, Sarde,
Polonais, Belge, et vous tous Piémontais,
La France entière est un grand corps-de-garde,
Tout homme libre et l'ami des Français.

De notre Roi, de l'élu de la France,
Amis, chantons les vertus, les talens;
S'il le fallait, sa royale présence
Viendrait un jour encor grossir nos rangs.
Tremble Autocrate, et toi, Vienne, prends garde;
Plus d'arbitraire et d'insolens décrets :
La France entière est un grand corps-de-garde,
Notre Philippe est un soldat Français.

LÉS BÉRDÉTS.

As bist, én passan dins la bilo,
Un certén escarrabissat;
You l'ey prés per un enbécillé,
En lé bésén tout éspoufat.
Mais dé géns qué pla lé couneysén,
M'an dit, en bésén lé catet :

Moussu ba san douté à counfesso :
Es un Bérdét, és un Bérdét.
A soun col porto uno crabato
Dé sati bért pla plissat ;
Un gan bért y amago la pato ;
Gar a la galo : qual s'amaga.
Les bésén, d'a quélo manièro ;
Cadun crido, é dits tout nét :
A quél moussu bén d'Angloterro ;
Es un Bérdét, és un Bérdét.
Bésets géns dé Capélanachés
Qué courén al coufessiounal,
Qué fan pla dé pélérinatchés,
E qué soun touchoun à l'aouta ;
Aquélos géns de bigoutatché
Pér pilla séyon éncaro prets ;
Lés couneysén dins lés bilatchés,
Es lés Bérdéts, és lés Bérdéts.
L'aoutré joun passabi à la plaço
Ount an assassinat Ramel ;
Ey dit : Qui a abut l'aoudaço
Dé poignarda aquél mourtel ?
M'an dit : Es raço dé canaillo
Qu'an fayt pla d'aoutrés machants trets ;
Diouion toutis estré én ferraillo :
Es lés Bérdéts, és lés Bérdéts.
Qui és capaplé dé bassesso ?
Qui fayo un assassinat ?
Qui soutén l'antiquo noublesso ?
Qui d'élis és éncaro pagat ?
Qui bouldro éncaro nous déstruiré ?
Qui soun dé brabés coupo jarréts ?
Tout un cadun sé mét à diré :
Es lés Bérdéts, és lés Bérdéts.

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ,

OU LA PREMIÈRE FOIS QU'ON L'ENTEND CHANTER.

Rapport d'un bigot à ses collègues.

De l'ouïr, on m'en avait parlé,
Et j'ai désiré de l'entendre :
Ah ! puisse-t-il être empalé !
Chers amis, on devrait le pendre.
Des nobles il méprise les droits,
Ne chantant que le tricolore ;
Hier j'y fus la première fois,
Je n'y retourne pas encore.

Point de cantiques ni d'oraisons ;
Rien de pieux dans ses paroles ;
Ce n'est que d'horribles chansons,
Pas une sainte parabole.
Sur *Henri*, le comte d'Artois,
Insolemment il pérore ;
J'y fus pour la première fois,
Je n'y retourne pas encore.

Il osa traiter de bâtard
Celui qui fait notre espérance ;
Il dit que Charles fut cornard,
Et qu'il ne viendra plus en France.
Ah ! parler ainsi de nos rois,
Ceux que chacun de nous adore !
J'y fus pour la première fois,
Je n'y retourne pas encore.

TOULOUSE, IMPRIMERIE
DE J.-M. CORNE.